مختارات من شعر
لامارتين

من اصدارات دورة «شوقي ولامارتين»
(باريس - أكتوبر ٢٠٠٦)

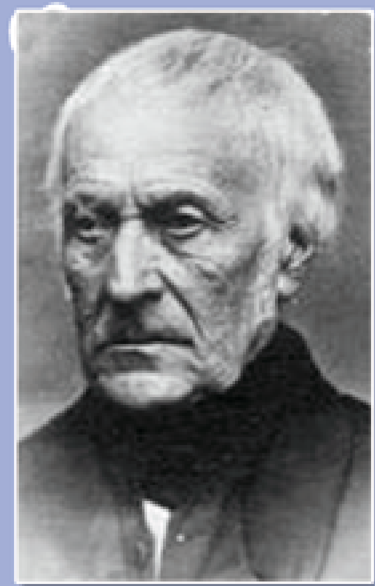
الكويت
2006

LAMARTINE Choix De Poèmes

Introduction de **Paul Chaoul**

Session
"Shawki et Lamartine"
Série Spéciale
(Paris - Octobre 2006)

LAMARTINE
Choix De Poèmes



Introduction de

Paul Chaoul

Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain
pour la Création Poétique

LAMARTINE

Choix De Poèmes

Koweït

2 0 0 6

Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain

pour la Création Poétique

Tel: (+965) 2430514 - Fax: (+965) 2455039
E-mail : kw@albabtainprize.org

LAMARTINE

Choix De Poèmes

Introduction de

Paul Chaoul

Ouvrage revisé par

Elias El Barrage (Dr.)

Koweït

2 0 0 6

841.7 Lamartine, Alphonse de, 1790 - 1869.

Lamartine : choix de poèmes / - Kuwait : The Foundation of
Abdulaziz Saud AI - Babtain, pour la Création Poétique, 2006.
p. ; cm.

Depository no. 394/2006
ISBN: 99906 - 72 - 32 - 6

1. Lamartine, Alphonse de, 1790 - 1869. 2. Poets, French -
19 th century. 3. Lamartine, Alphonse de, - 1790 - 1869 -
Biography. 4. Politicians - France. I. Chaoul, Paul. II.Titie.

PQ2325.A6 TLCOO - 36427
AACR2 MARC

PREFACE

Poète du XIX siècle, Lamartine continue d’être le sujet de nombreuses études et le thème de nombreux colloques tous cherchant à expliquer et à mettre en excerbe, à travers le grand patrimoine de vers et d'oeuvres litteraires qu'il nous a laissés, les principaux traits de génie qui ont marqué sa carrière poétique.

Pour certains, Français et autres, Lamartine constitue l'un des poètes les plus grands que le monde a connu, depuis la moitié du XIX siècle jusqu' à nos jours. Il est, comme l'a dit Anatole France," l'incarnation même de la poésie". Cependant quelques critiques le voient différemment, et n’hésitent pas à négliger ou à refuter sa richesse poétique, surtout du côté rhétorique.

Pour nous, les admirateurs de sa poésie, relire Lamartine nous méne chaque fois à retrouver - et sans grand effort –des valeurs spirituelles qui s'appliquent toujours à notre monde actuel. On se sent touchés par les soucis humains qu’il n’arrête pas d'évoquer dans la plupart de ses poèmes et qui continuent d’être valides aujourd'hui comme hier; du moins du point de vue littéraire et philosophique. D'où l’importance permanente que revêt Lamartine et sa poésie. Pour cela , il restera toujours un poète Cosmopolite au sens contemporain du terme.

Nombreux sont les poètes et les "fans" de poésie qui ont été touchés par la mélodie et la musique de Lamartine, mais surtout de ses vers qui reflètent une sensibilité digne des plus hauts sentiments humains. Pour nous les Arabes, cette raison n'est pas la seule qui justifie notre attachement à ce poète émérite et sa poésie rayonnante .

Ayant une forte passion pour l’Orient, Lamartine a su repérer et nous signaler les nombreux points de convergences entre l’Orient et l’Occident, mais aussi entre l’Islam et le Christianisme.

En matière de poésie et de sentiment humain, et en dépit de ses opinions politiques influenceés par la culture de coloniasime de cours à l’époque, il nous est totalement justifiable de considérer Lamartine comme étant un pionnier multidimensionnel du dialogue entre l’Europe et l’Orient , entre le Christianisme et l’Islam mais surtout entre l’Occident et les Arabes.

Dans le but de célébrer les aspirations de ce grand poète qui supportait le dialogue des civilisations, La "Fondation AbdulAziz Al-Babtain pour la Création Poétique" a eu l'honneur de nommer sa dixième session la "Session Chawki – Lamartine " (Paris : 31 octobre – 2 novembre 2006). Il est important de mentioner que Chawki (AHMAD), l'un des plus grands poètes Arabes (Eypte : 1868-1932), et partenaire émérite de Lamartine dans cette session, était également un homme d'ouverture. Son engouement pour étudier l'Occident et la poésie française pendant ses années de sejour à Paris l'ont guidé dans une démarche similaire à celle de Lamartine, à encourager le dialogue et à l'enrichir.

Et à l'occasion de cette manifeststion poétique et culturelle, notre Fondation a donc le grand plaisir de mettre cet ouvrage entre les mains de tous ceux qui apprécient la poésie en général, et la poésie de Lamartine en particulier.

AbdulAziz Saud Al-Babtain
President
De La Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain
pour la Création Poétique
Koweït : Août 2006

✸✸✸✸

Introduction

Pourquoi ce retour vers Lamartine aujourd’hui?

Est-ce parce qu’il nous éblouit encore par ses écrits et déride notre contemporain?

Est-ce parce qu’il a laissé une trace profonde dans la poésie française et initié un courant poétique? Ou parce qu’il a influencé nos poètes arabes, et légué un héritage encore vivant, dans son contenu et dans sa forme?

Auteur du début du XIX siècle, Lamartine a une image plutôt négative qui mène à des interrogations ouvertes. La plupart des critiques et poètes de sa génération (et ceux qui sont venus après) ont vu dans sa sensibilité, son univers et ses découvertes un poète du XVIII siècle. Il n’a, selon eux, rien apporté de nouveau ni posé des questions sérieuses sur la langue poétique.

Lamartine, un poète sans empreinte . En réalité, il a brillé à ses débuts avec Les Méditations et Les Harmonies, puis s’est éteint petit a petit jusqu’à connaître l’oubli total de son vivant. Une brève période de gloire avant que d’autres ne dérobent le grand feu certains proches de son univers poétique (Hugo, Musset et Vigny), d’autres sont considérés comme les précurseurs de la modernité poétique (Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé et Lautréamont).

Lamartine n’appartient pas au convoi qui a initié, à partir du XIX siècle, les courants poétiques modernes du XX siècle. D’après de nombreux critiques, il était plutôt passéiste au milieu des déflagrations modernes. Hors lieu donc, et peut-être hors temps, perdu qu’il était entre le choc des différentes écoles: classicisme, romantisme et symbolisme. Georges Poli le décrit comme un poète "étranglé par la forme vieille dont parlait Rimbaud".

Nombreux sont ceux qui remarquent que Lamartine est resté fidèle à son style de jeunesse et n’a pas interrogé sérieusement les questions de l’expressivité. Il n’a utilisé que les outils linguistiques et les styles qui étaient à sa portée sans jamais en confectionner de nouveaux ni se donner d’autres moyens. Henri Guillemin voit en lui un auteur du XVIII siècle sans apport fondamental à la poésie de son siècle.

La réussite éclatante des Méditations n'est pas le résultat de nouveauté dans ses principaux sujets, et Lamartine y suit les voies déjà tracées. Tous les poèmes de ce recueil regorgent de soupirs, de lyrisme candide et de sentimentalisme dont on reconnaît les influences de Voltaire, Racine, Rousseau, Bernardin de Saint-pierre, Volney et Chateaubriand. Les états d'âme chargés de mélancolie, de désespoir, et les élégies appartiennent au XVIII siècle. Par delà la poésie française, nous trouvons également l'influence de nombreux poètes étrangers comme Gray, Harvey, Young, Werther et Byron.

Sur le plan expressif, la forme et le style poétiques de Lamartine rappellent la rhétorique artificielle courante au XVIII siècle avec les odes, les stances et les épîtres formulées avec une langue chétive aux images ternes.

Tout est-il donc ancien chez lui?

Quelle raison de déterrer ce poète qui repose au musée de la poésie française? Mérite-t-il aujourd'hui cet effort visant à établir une anthologie de ses poèmes et écrits? Puisqu'il ne peut y avoir de réponses à ces questions ni possibilité de confirmer toutes les positions négatives vis-à-vis de Lamartine, de les infirmer ou de les ajuster qu'à travers une lecture neutre et critique, j'ai lu l'œuvre complète parue chez La Pléiade.

Je reconnais m'être parfois beaucoup ennuyé, sensation courante quand on lit une œuvre dans son intégralité. Mais à mesure que j'avançais, je me sentais entraîné par ses vers. La première impression confirme une bonne part de ce qui a été dit sur lui. Mais il est aussi vrai que ce poète a subi une énorme injustice. J'ai même éprouvé la nécessité de combattre une part de ces reproches qui ont causé sa perte, en abordant sa poésie avec le plus d'objectivité possible, puis en adoptant une approche a la fois personnelle et contemporaine, en rapport avec la réalité de l'époque actuelle. Et cela non pas pour justifier ma présentation de l'auteur du Lac, mais pour démontrer le besoin de retourner à lui aujourd'hui.

Pour cela, je devais laisser de côté les opinions toutes faites sur Lamartine, considérant que la critique vient après le texte et pas avant lui.

1- Si on constate clairement dans sa poésie l'influence de ceux qui l'ont précédé et sa soumission aux formes classiques, on peut néanmoins sentir une évolution importante dans son parcours, son langage poétique s'enrichit continuellement et il cesse avec le temps de distinguer les expressions ou mots "nobles" des expressions ou mots courants.

2- Autant il paraissait hésitant et traditionnel dans son emploi des mots et des modes, autant il inventait ou réinventait des strophes. Et si l'on ne trouve pas dans sa poésie la diversité qui caractérise la production de Hugo, il a tout de même épuisé toutes les possibilités du quatrain et du douzain. En cela, il est un des fins artisans de la révolution romantique. "Révolution qui n'était pas pure création mais exploitation de trésors depuis longtemps oubliés", au dire de Henri Guillemin.

3- Lamartine avait une grande finesse musicale. Il a su comment transmettre ses émotions plus par la magie de la construction musicale et rythmique que par la force des idées. En cela, il annonce le symbolisme de Verlaine qui repose avant tout sur la musique dans la poésie, c'est-à-dire sur l'expression suggestive à travers l'alchimie des lettres, des mots et des phrases, pour créer une ambiance et non pour proposer une description, une explication ou des idées.

4- Poète de la musique, il est aussi poète de l'image. Les Méditations est une exposition d'images, une fusion entre la nature et l'homme qui la contemple. L'image se nourrit de la finesse du rythme, de la fluidité d'expression et parait souvent comme une image composée, ou comme une image qui excite l'imagination et secoue la mémoire. Bien sûr, il n'a pas atteint l'aventure rimbaldienne au niveau du brouillage des sens et du rapprochement d'éléments éloignés grâce à une alchimie linguistique méconnue avant lui. Mais il a adopté avant Rimbaud l'image qui semble tirée du fond de l'instinct ou plutôt du fond des rapports secrets entre les différentes expressions. De Racine, Byron et Chateaubriand, il a appris à dépasser le rapport explicatif ou intellectuel dans ses constructions. L'image, notamment dans ses Visions., devance l'idée, l'ombrage ou casse son mode, même si parfois les digressions et les rallonges l'affaiblissent et diluent sa force. Au lieu d'être juste un tableau inerte ou une photographie, l'image bouge et évolue. Lamartine n'est pas réaliste comme Zola, Flaubert ou Maupassant parce qu'il ne fixe pas des limites claires à son image. Il n'est pas non plus classique parce qu'il ne traduit pas avec objectivité ce qu'il perçoit. Il voit et entend à partir de son rapport émotionnel et de son état psychologique. L'image chez lui est psychologique, un état presque inconscient (même si sa profondeur n'a rien d'ambigu). Comme Hugo, il utilise une image naturelle et familière ou une image épique provenant parfois d'une explosion de l'imaginaire ou d'une collision entre les métaphores qui la conduit aux limites de l'abstraction. On pourrait croire que cette image repose dans son intimité sur un rapport aisé. Dans les méditations religieuses, métaphysiques et historiques du poète, elle libère une énergie latente qui s'oppose à ce qu'on peut lire dans certains livres sacrés, notamment la Bible qui l'a profondément influencé.

II n'est donc pas exact d'affirmer que Lamartine, livré à ses états d'âmes et à son imaginaire, ne travaille pas son écriture. C'est un artisan talentueux qui cache son art sous le masque de la spontanéité. Bien sûr, il ne rejoint pas les parnassiens au niveau de la rigueur et de la clarté, mais son image, ses rythmes et ses compositions sont bien ficelés et travaillés, loin de toute méditation intellectuelle ou théorique sur les expressions. Comme s'il associait la spontanéité lyrique, romantique, la méditation globale et la construction poétique à l'intérieur du poème classique. Lamartine, il ne faut pas l'oublier, était porteur de l'héritage gréco-romain et classique français, notamment Racine. Il possède, comme ses pièces de théâtre l'attestent, le sens conscient d'apprivoiser la langue, même si elle parait libre et naturelle sous sa plume. Il n'a pas voulu que cet apprivoisement mène au triomphe de la forme sur le fond ou l'idée. C'est un jeu délicat et difficile qui paraît clair dans Les Méditations, notamment dans Le Lac, et dans certains poèmes des Harmonies, sans oublier Jocelyn et Les Visions. Il n'est pas juste de présenter sa poésie comme un écho à l'état ressenti, à l'idée, ou un réceptacle aux rythmes, mots et rimes provenant juste de l'inspiration. La liberté de son imagination et sa fougue ne sont pas des mouvements gratuits ou abstraits, mais émanent du fond du soi, du fond de sa perception. Pour nourrir ses visions orientales, le poète a utilisé son imagination. Avec La Chute d'un ange, il a influencé Hugo et lui a ouvert la voie pour écrire La Légende. Certes, il y a un écart chez lui entre les différents niveaux d'expression, notamment dans La Chute d'un ange où il donne libre cours, par une sorte d'écriture poétique ou flux d'inspiration, à son imagination, à ses rythmes, élans, et émotions. Mais il a réussi à composer un poème bien tendu, fruit d'un travail réussi qui paraît clairement dans Chœur des Cèdres du Liban.

5- Outre sa capacité à composer une poésie musicale, à travers une alchimie secrète, intérieure, et une expressivité suggestive, indirecte (qui a ouvert le chemin aux symbolistes, surtout Verlaine et Francis James), et à mêler lyrisme, méditation, philosophie et épopée, Lamartine a créé un genre nouveau avec Les Méditations, genre religieux ou philosophique ou contemplatif, même s'il nous rappelle Descartes ou Volney. Les Harmonies, par exemple, est un pur produit lamartinien. Ses poèmes ne sont ni psaumes ni odes ni cantiques mais tout cela à la fois. Lorsque nous les lisons, nous remarquons la manière dont leur auteur a profité des genres mentionnés, Ies a mariés et en a laissé un témoignage particulier, alors qu'ils étaient des formes générales et traditionnelles. Cette innovation lui a permis de déplacer son accent d'un niveau à un autre, d'une mélodie à une autre et d'une ambiance à une autre, sans provoquer des trous rythmiques remarquables. De même au niveau du contenu où il a comblé les différences entre les

genres et ouvert ces derniers les uns aux autres sans que cela ne limite son expérience. Tout est vieux chez Lamartine. Mais à partir de ce vieux, on découvre quelque chose de nouveau, de frais, de vivant. Ce talent revivifiant s'applique à I'ensemble de sa biographie humaine, religieuse, politique et poétique à quelques exceptions près, comme l'épopée.

6- Ce genre n'a pas subi, chez lui, le poète subjectif, lyrique et intimiste, le même sort que ses autres expériences. Lamartine n'a pas offert à son "épopée" dont la facture est influencée par le modèle ancien, de nouvelles structures. Certes, nous pouvons constater dans Les Visions et dans Jocelyn une ambiance épique et la participation de forces cachées, secrètes et célestes accomplissant des actes humains. Mais il n'a pas dépasse les limites et les formes héritées de Virgil et Homère. Comme eux, il a divisé son épopée La Chute d'un Ange en chants et a eu recours à un héros qui traverse des siècles d'histoire, de la Genèse jusqu'à la Révolution, et assiste à tous les changements. Rien de nouveau non plus au niveau de la langue, des comparaisons, des métaphores ou de la scansion.

Pour différentes raisons, Lamartine n'a pas pu rénover les formes anciennes. La première est qu'il est un poète subjectif par excellence, alors que I'épopée nécessite une imagination collective, un poète capable de pénétrer les personnages dans des limites objectives, tout à fait comme le romancier. Dans Jocelyn dont l'ambiance est quelque peu épique, il a écrit un roman versifié traversé par des méditations ou des paraboles. Dans ses romans connus comme Graziella, la langue lyrique et subjective est dominante et transforme le roman à quelque chose qui ressemble à de la poésie romanesque. Lamartine excelle dans ces moments lyriques et subjectifs ouverts à la méditation, comme dans Les Méditations ou Les Harmonies. Il jouit d'une grande capacité à la rénovation à travers une subjectivité pure propre aux romantiques. Et s'il n'est pas un innovateur dans le genre épique, tout ce qu'il a écrit ne tombe pas sous la coupe de la tradition. Il y a dans ses chants des passages magnifiques où se mêlent élégance musicale, flux rythmique et images qui ouvrent des chemins vers le merveilleux. Dans d'autres passages, sa langue épique porte des empreintes fraîches et nouvelles. Cela arrive quand le poète s'écarte des structures anciennes, c'est-à-dire lorsqu'il oublie Homère et Virgil et fertilise sa langue par son imagination, ses images et ses visions, loin des modèles classiques. En bref, lorsqu'il est l'unique auteur de son texte. Mais dans ce genre, il n'a accompli que des variations particulières dans une structure ancienne dominante, des colorations vivantes régies par des règles toutes faites. Il s'agit d'ambitions d'un poète très subjectif qui tente de sortir de sa subjectivité vers le général et l'objectif, c'est-à-dire de passer de la confession privée au récit général, d'une langue héritée à une autre

contemporaine. Lamartine n'a pas pu aborder le concept épique ancien avec un souffle nouveau en rapport avec l'esprit du dix neuvième siècle, comme ont fait avant lui Virgil et même Dante dans La Comédie Divine. Pour construire un modèle épique original, il aurait fallu sortir des acquis épiques grecques ou autres, et tenter une expérience dans un genre qui appartient à son époque. Le concept de l'épopée change avec le temps au niveau de la forme, de la langue, de la structure et du contenu. Le terme "épique" est entré depuis longtemps dans le dictionnaire des écritures et des arts comme le roman, le théâtre et le cinéma. Il a aussi gagné de nouveaux attributs. Dans le roman, il signifie l'exagération ou l'explosion de I'imagination ou le rêve ou I'influence du destin , et cela depuis les Mille et une nuits et La Vie de Antar. Le roman de James Joyce Ulysse est par exemple une épopée contemporaine, mais aussi le théâtre de Brecht et certaines expériences poétiques de Paul Valéry comme La Jeune Parque et Le Cimetière Mann. La question est selon quels critères le sens épique de Lamartine a été jugé comme chétif ou ne cadrant pas avec cet art ? Selon le modèle grec, anglais (Milton) ou italien (Dante)? La sensibilité durant le XIX siècle était encore otage de l'académisme décrit chez Homère. Aujourd'hui, en répétant les opinions déjà formulées sur Les Visions de Lamartine par exemple, ne sommes-nous pas en train d'employer des règles toutes faites ? Peut-on aujourd'hui aborder cette "construction" épique chez Lamartine avec une sensibilité contemporaine ? Et si oui, doit-on garder le terme (épique) ou le remplacer par un autre ? Et quel effet cela aura-t-il sur notre jugement ? Ou doit-on aborder cette "construction" selon les normes critiques courantes durant le XIX et XX siècles?

7- Comparé aux auteurs qui l'ont précédé ou à ses contemporains comme Hugo, Lamartine, avec quelques illuminations épiques, n'a pas pu forcer une reconnaissance dans ce genre. Son art repose néanmoins sur une grande imagination et inclut un espace tant humain qu'historique, légendaire et religieux. L'ambiance religieuse, visible partout dans l'épopée La Chute d'un Ange, l'est aussi dans l'ensemble de sa poésie et forme, avec les deux thèmes de l'amour et de la nature, le triangle lamartinien. Psaumes modernes était le titre d'origine des Harmonies (1830). Dans ce recueil, comme dans d'autres poèmes disperses dans toute I'oeuvre poétique de Lamartine, nous assistons à une élévation spirituelle ardente et pure, traversée par une forte inquiétude religieuse qui mène le poète, par le biais d'une ouverture instinctive et naturelle, vers cette poésie enflammée qui "sacralise" l'amour, la nature et toutes les créatures. L'influence de Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint Pierre et Chateaubriand est claire sur lui. Mais il a su comment marquer toutes ces influences de sa sensibilité propre, et cela au sein d'une âme débordant de l'illusion éternelle de la beauté ouverte à la

plupart des situations de foi car ces poèmes ne sont pas seulement des "Méditations" mais une élévation qui nous permet d’atteindre naturellement la beauté sans limite et extrême du Dieu. Le monde n’étant qu’un temple dans lequel vit le créateur, visible dans toute chose dans le nuage qui passe, dans les siècles, les odeurs, les mélodies, la magie de la nuit secrète, le silence ou l’obscurité:

Dans L'hymne de la nature Seigneur, chaque créature

Forme à son heure en mesure

Un son du concert divin.

Cette foi largement ouverte jusqu’à atteindre le niveau du soufisme et de la fusion dans les créatures et le créateur, provient d’une conception large de la religion, loin du fanatisme, de l’enfermement et du ritualisme. Ceci est important pour nous aujourd’hui, en ce temps où les religions sont noyées dans une sorte d’étroitesse, de rigorisme, de violence, d’intégrisme, d’obscurantisme et de négation de l’Autre. La foi catholique de Lamartine est au-delà de ces conflits extrémistes et des idéologies qui mettent la religion an service de la politique, de la haine et des conflits; une foi qui ne prêche ni un choc de civilisations ni des guerres de religions, comme c’est le cas de nombreux groupes religieux chez nous et dans le monde une foi qui est une sorte d’ouverture et de fusion. Malgré les guerres religieuses et confessionnelles qu’a connue l’Europe entre catholiques et protestants et entre chrétiens et musulmans, Lamartine parait réconcilié avec toutes les autres religions et ouvert sur la religion musulmane. II a réservé de longs passages dans Les Visions aux Druzes du Liban et aux musulmans du Levant, rejoignant à sa façon le poète allemand Goethe dans son Divan occidental et oriental et il a consacré au Prophète Mahomet et à l'islam, dans son Histoire de la Turquie, un volume tout entier.

Et pour rendre l'islam accessible au lecteur occidental, Lamartine utilise un vocabulaire chrétien: il parle de Pontificat d'apôtre, de sacerdoce et d'assomption pour raconter l'histoire de Mahomet. Il s'attache, comme le montre Ali Kurhan, dans sa préface de livre "La vie de Mahomet" (L'Harmattan, Paris, 2005), à toutes les ressemblances possibles avec le christianisme. Le lecteur comme souligne Ali Kurhan, "est peu à peu conduit à partager l'admiration de l'auteur pour le Prophète, et le terrain devient propice pour la rapprochement entre les deux civilisations".

Si l’on fait abstraction de la voie catholique initiée par Lamartine dans la poésie française que Claudel, Frènaud et Jouve ont suivi au XX siècle, ainsi que des traces qui restent de son expérience spirituelle et religieuse (qui

occupe une place importante dans le romantisme), ce qui nous intéresse chez lui aujourd'hui c'est le sens civique et humain de sa foi, cette force intérieure qui joint la tolérance à I'engagement spirituel chrétien, et cette perception de la religion comme un état historique généralisé et unitaire où toutes les religions sont des sortes de vases communicants. Son regard catholique transparent et ouvert offre a sa poésie la possibilité de loger dans le coeur de tout être humain quelque soit son appartenance confessionnelle. Cette universalité sublimée qui positionne l'homme comme axe principal, le sacralisant aussi bien que les autres créatures, parce qu'elles font partie intégrante du vivant, dont on a besoin en ce temps où certains marchandent avec la religion et la foi, comme auparavant avec les idéologies, pour en faire un moyen de domination politique et économique ou un outil de ségrégation raciale, de division et de diffusion de la haine dans les sociétés humaines. Dans ce sens, Lamartine n'est pas seulement monothéique de part sa religion mais aussi parce qu'il considère que toutes les religions ont une même racine, et peut-être une même "embouchure", à condition de ne pas être employées pour affliger l'homme ou le persécuter ni pour semer la discorde et l'élimination de l'Autre.

L'expérience religieuse de Lamartine parle beaucoup dans un monde actuel où nombreux consomment la foi comme n'importe quelle marchandise courante ou en cours de le devenir. La foi catholique légitimée par Lamartine puise ses valeurs sublimes du fait qu'elle accompagne et enregistre les différentes "activités" de l'esprit. Même la politique est vue comme un exercice intellectuel et matériel quotidien inséparable de l'essence des valeurs religieuses. Mais cette religiosité prédominante n'est pas tant une prétention en des textes fixes ou en une littéralité fermée où l'homme se transforme en perroquet, qu'une sorte de libération individuelle et subjective dans le rapport du poète aux choses. L'appartenance religieuse, à coté de sa force et de son enracinement, est une appartenance à la vie et un acte de présence qui s'applique à chacun des détails du rapport de l'homme à l'être, de l'homme à l'homme, de l'homme à la nature et de la nature à elle-même. C'est pourquoi cette sublimation, qui est aussi une affiliation, se rapproche du chant et s'élève à des hauteurs épiques fertiles, parce qu'intérieures, qui secouent le poète jusqu'à son dernier mot.

Cela nous concerne et dépasse de loin une approche critique ou littéraire des textes de Lamartine et une interrogation sur leur valeur artistique ou sur ce qu'ils représentent au début du troisième millénaire. Lamartine est à réhabiliter en tant que poète, mais aussi en tant qu'humaniste sincère dans ses dimensions religieuse, émotionnelle et politique. Restituer son esprit est même devenu un besoin en ce temps marqué par la cruauté, les égoïsmes et les conflits ethniques et religieux. L'auteur du Lac fait partie de

ces marginaux qui mettent l’ouverture au sein même de leur foi et qui sont réconciliés avec les valeurs de la tolérance et du respect de l’autre à partir de leur foi même. La question n’est donc pas si Lamartine a laissé ou non un grand héritage mais que peut-il aujourd’hui pour nous face à cette ruine spirituelle (notamment religieuse) répandue partout dans le monde. Cela me pane beaucoup à moi, libanais, ayant subi pendant longtemps les guerres civiles et confessionnelles dans mon pays au nom de la religion alors qu’elles n’ont rien à avoir avec la religion, et à moi, arabe, ayant souffert et souffre toujours en voyant des signes avant-coureur de guerres arabes dans ma région, guerres durant lesquelles les gens et les patries sont divisés sur des bases ethniques et confessionnelles. Des conflits idéologiques et raciaux au XX siècle (communisme, capitalisme et nazisme), le monde est passé au XXI siècle à des conflits de civilisations entre islam et chrétienté, islam et autre islam, chrétienté et autre chrétienté, ou même entre les gens du Nord et ceux du Sud.

La conception religieuse de Lamartine est bien au-dessus de tous ces conflits. C’est pourquoi il est nécessaire de regarder vers ce poète qui a été un précurseur dans la tolérance, l’ouverture et la fraternité, et vers ce lien, chez lui, entre foi catholique et affaires sociales et politiques. Car pour Lamartine, la religion n’est pas séparée de la société. Elle est autant un acte de prière ou d’adoration qu’un engagement dans les mécanismes quotidiens de la vie de l’être humain. Elle n’est pas séparée non plus de la politique. Lamartine a donc contribué à la modification de l’idée qui mettait la religion au-dessus des affaires mondaines. Et lorsqu’on sait que dans les années trente, notamment en 1838, il s’est rapproché de la pensée socialiste, on comprend comment il a réussi à mélanger les données humanistes, sociales et politiques dans un exercice "idéal".

Lamartine est sorti de sa subjectivité étroite abordée dans Les Méditations, Les Harmonies et L’Imitation du Christ, pour devenir, comme dans ce dernier recueil, l’expression des souffrances humaines, en s’identifiant au Christ. On trouve ce penchant dans une lettre adressée a Félix Quillemandet (1838) "Frère, le temps n’est plus où j’écoutais mon âme se plaindre et soupirer comme une faible femme qui de sa propre voix soi-même s’attendrit, où par des chants de deuil ma lyre intérieure allait multipliant, comme un écho qui pleure pour les angoisses d’un seul esprit".

Dans un de ses articles, le poète précise que le message social de la poésie ne sera pas lyrique au sens courant du terme. La poésie sera la raison chantée. Elle sera aussi populaire que la religion, la raison et la philosophie. Cette conception se trouve incarnée dans Jocelyn (1834), La Chute d’un Ange (1838) et Les Recueillements (1839). Et grâce à ce changement, il

réalise, contrairement à son milieu conservateur, que "l’humanité ne cesse de marcher" au nom de la loi du progrès dont les chemins sont fixes par la Providence, et parmi ces chemins les révolutions. Car Lamartine voyait en la révolution de 1789 un progrès dans la mesure où elle a appliqué l’idée de l’égalité des âmes qu’on trouve dans le christianisme. Il trouvait aussi que "la démocratie est une traduction politique de l’idéal évangélique". En bref, Lamartine a essayé de lier "la volonté divine", ou la providence, aux changements inéluctables de la société, en allant vers un libéralisme nouveau qui lui a servi de base pour s’allier au nouveau régime. Mais avant d’être élu député à Bergues ou à Macon, et même après, il a refusé d’appartenir à un parti parce qu’il considérait que sa place était "au toit". Il a juste progressivement viré à gauche jusqu’à la révolution de 1848 où il a tenté d’accomplir son rêve de "littérature sociale". Et son voyage en Orient qui l’a mené au Liban, en Palestine, en Turquie et en Syrie, révèle cette nouvelle orientation dans sa pensée religieuse et politique.

8- L’ouverture religieuse de Lamartine ne peut être séparée de sa nature, ni de ses orientations politiques, ni de sa conduite, ni de ses idées ou actions. Et si la religion est pour lui une expérience spirituelle pure qui le rapproche des autres religions, loin de la bigoterie et de l’enfermement, sa vie politique va dans une direction qui lie l’idée religieuse à son horizon politique, social et pratique. Mais son appartenance à la classe des nobles et à une famille qui s’était rangée du côté de la royauté contre Napoléon (considéré par le père de Lamartine comme un "usurpateur" du pouvoir), a été souvent déterminante dans ses choix intellectuels et politiques par rapport aux conflits de cette époque. La chose la plus importante à remarquer dans ce contexte est la continuité entre ses idées, sa vie et ses méthodes de travail. Cela explique parfois pourquoi il a choisi telle façon d’écrire et pas telle autre. Car sa poésie n’est pas juste un monde de "formes" indépendant de la "profession" du poète, de sa position, de ses émotions et de ses idées. Au contraire, la naissance de Lamartine, tout comme ses lieux de vie, sa place sociale, ses expériences émotionnelles, ses ambitions politiques, ses croyances et ses doutes sont au coeur de son oeuvre. Le fait, par exemple, de faire partie de la noblesse lui a certainement dicté des engagements politiques et un style de vie spécifique qui ont dû marquer sa création littéraire. Son train de vie noble exigeait aussi des moyens financiers qu’il n’avait pas. Ce qui l’a poussé à écrire parfois pour couvrir ses dettes. C’est le cas avec Les Nouvelles Méditations et Les Recueillements.

Autre point important en rapport avec son appartenance sociale, est sa position de gentilhomme. En effet, cette situation sociale privilégiée l’a place au-dessus des débats et conflits autour des écoles littéraires. Alors il a

adopté une attitude qui a fait de lui "ni un classique, ni un romantique", selon ses propres dires. Mais certains critiques expliquent son attitude par d'autres facteurs, comme le fait que Lamartine a passé son enfance et une partie de sa jeunesse à la campagne, loin des batailles littéraires et de leurs échos, ou le fait qu'il ne s'est pas beaucoup préoccupé de la question des idées et des théories sur la langue littéraire. Il n'était peut-être pas préparé, ni psychologiquement ni socialement, pour s'impliquer dans ces guerres littéraires qui préludaient d'autres guerres littéraires entre romantisme, symbolisme, réalisme et naturalisme.

Quant à sa recherche active du pouvoir, elle est naturelle étant donné son appartenance sociale. Mais cette recherche n'a pas fait de lui un politicien au sens professionnel ou étroit du terme. Pour lui, la politique, plus qu'un poste, est une mission pour laquelle il a oeuvré avec passion. En cela, il a uni ses deux vocations: la poésie et la politique, le travail et le chant. Le rapport entre politique et poétique est très intime chez lui, comme on le voit dans ses discours en vers et ses pamphlets. La poésie n'est pas uniquement émotions, sentiments et soi explosif, mais aussi élément de progrès social et politique. Au nom de cet "apostolisme" politique, Lamartine a mis la poésie au service de son message. Or, avoir une telle compréhension de la poésie et de son rôle, impose à son auteur non seulement les sujets à traiter mais aussi la manière de s'exprimer. Et pour que son message politique atteigne le plus grand nombre de gens, Lamartine a évité les aventures modernistes et adopté une langue simple, facile à comprendre, efficace, ressemblant parfois au discours dans sa formulation, son éloquence, ses rimes et sa frontalité. Nous ne savons pas jusqu'à quel degré tout cela a altéré le niveau de son discours poétique, ni jusqu'où il a trompé la poésie avec la politique. Car les facteurs extérieurs à la poésie, comme les calculs politiques, nuisent à son essence. Et le poème lié à d'autres arts, comme l'art oratoire, sert des objectifs trop précis et éphémères.

Nous ne voulons pas nier toute valeur objective à la poésie politique de Lamartine. Mais quand on lit ses oeuvres, on découvre que sa révélation poétique n'a pas eu lieu dans cette partie de sa poésie mais dans celle qui avait comme sujet l'amour, la nature ou la religion, c'est-à-dire dans la poésie qui n'est pas otage d'une occasion, d'une position ci d'un moyen d'expression. Cela nous renvoie au XX siècle même, à la question de l'idéologie, de la politique et des objectifs sociaux dans la littérature. En mettant la poésie au service du "progrès humain" et de "l'objectif politique" , Lamartine a préparé la voie à la poésie engagée ou à la poésie ayant une dimension et un objectif politiques. Au XX siècle qui fut un siècle de conflits idéologiques, de théories politiques et de guerres culturelles, la poésie s'est transformée en outil ou en arme politique, religieuse ou

idéologique. Et nous avons connu de grands poètes qui I’ont mise au service de la révolution, comme durant la période bolchevique : Maïakovski et Aftochenco, puis Neruda, Alberti, Nazem Hikmet et, dans le monde arabe, Ahmad Chawki, Hafez, Moutran, Al Akhtal as-Saghir, Al-Jawahiri, Darwish, Dankal, Bayyati et Sayyab.

La plupart de ces expériences et les poèmes de Lamartine nous enseignent que la poésie lorsqu’elle devient juste un moyen ou un support publicitaire, elle ne résiste pas longtemps et disparaît avec le temps. Mais il ne faut pas croire que toute poésie politique est fatalement vouée à la disparition et que toutes les expériences poétiques "engagées" n’ont plus aucun effet. Si on respecte les exigences artistiques du poème, qu’il soit politique ou idéologique, il s’élève et élève avec lui les questions qu’il aborde. Beaucoup de poèmes de Lamartine et de Hugo peuvent être classés sous cette étiquette. Mais si le poème concède à des conditions qui lui sont extérieures, il s’éloigne de la poésie, même s’il reste fidèle à une cause quelconque. Lamartine n’est pas sorti indemne de ces concessions, comme on l’a vu dans Les Nouvelles Méditations. Il a écrit des poèmes dictés par le goût du public, par besoin d’argent, et il a écrit des poèmes politiques qui trouvent facilement un écho auprès du public. Mais la plupart des grands poètes du XX siècle, engagés politiquement et idéologiquement, sont tombés dans ce "péché" et ont chargé la poésie d’un rôle ou d’une mission aux dépens de la poésie même.

Puis cette part - politique - de I’oeuvre de Lamartine ne représente pas une grande étape dans son expérience poétique, et n’est donc pas une matière essentielle à traiter parce qu’elle ne peut définir la valeur créative du poète. C’est le cas aussi de ses dernières productions poétiques, romanesques ou autres, lorsque son étoile a commencé à s’éclipser. Une question s’impose ici ne peut-on pas considérer la détérioration de son état matériel, poétique et psychologique et l’oubli dans lequel il est presque entièrement tombé comme autant de facteurs ou de raisons qui justifient ses glissements poétiques et littéraires? Peut-être Et cela s’applique à de nombreux poètes d’époques et de pays différents, comme les poètes de la cour en Angleterre, les écrivains des rois en France ou même certains poètes arabes de tout temps, dits poètes du pouvoir ou du régime. Il serait donc injuste de mettre la poésie politique de Lamartine et d’autres textes en avant de sorte qu’ils cachent ses expériences inspirées, vivantes et sincères, et qu’ils occultent sa recherche de la vraie poésie qui exprime avec profondeur les préoccupations de l’être, ses émotions et ses pensées.

En effet, ce sont ses grands poèmes, lyriques ou épiques, et ses écrits en prose, dont ses textes sur l’Orient, qui lui assurent une place importante dans

la poésie, française ou autre, et le rendent singulier quant à sa contribution à orienter I'école romantique sans s'y engager, et à ouvrir la voie à la poésie qui sert la société sans beaucoup la fréquenter. Et son pad sur l'expérience religieuse ouverte le rend aujourd'hui indispensable, tout comme ses écrits sur l'amour vifs, purs et sincères. Aussi Lamartine a oeuvré à la libération de la poésie des écoles et des courants bien prolifiques au XIX et XX siècles. Par son refus de s'engager dans le débat des écoles (classique, romantique, symboliste, naturaliste et réaliste), c'est comme s'il annonçait la période d'aujourd'hui où tous les courants et écoles littéraires et artistiques ont disparus depuis le XIX siècle, notre poète l'a annoncé et a payé cher son refus d'adhérer à une école quelconque. C'est pourquoi on voit en Lamartine qui se rebelle contre toute idée ou forme préconçue qui enchaîne l'expérience poétique, notre contemporain. Comme s'il a émergé de son refus de la théorie et de sa foi en la liberté de la poésie, c'est-à-dire en l'expérience poétique qui définit ses propres formes. Comme s'il nous disait la théorie naît durant l'écriture ou après, mais pas avant. Elle met la production poétique dans un contexte, une mode ou une période. Dans ce sens, il appartenait à son époque. Mais il n'était pas le poète d'une époque, au sens théorique imposé par les guerres des écoles ci leurs engagements. C'est ce qui nous conduit au classicisme de Lamartine: non pas à son respect des règles exigées par cette école, mais a l'élévation de son expérience, de l'intime et du subjectif vers le général et l'humain. En cela aussi il est notre contemporain. En lui, nous trouvons les questions qui nous éprouvent, les choses que nous ressentons ou que nous pensons. Les grandes expériences dépassent leurs milieux et leurs temps. Il n'est donc pas vrai, comme certains l'ont pensé très vite, qu'il ne restait plus rien de Lamartine, de son vivant. Pensée étroite qui a porté pendant longtemps préjudice à de nombreux philosophes, poètes et auteurs dramatiques avant d'être réhabilités. Il suffit de lire ce qui a été écrit sur Sartre en 2005, en France, à l'occasion de la célébration du centenaire de sa naissance, pour réaliser jusqu'à quel degré ce regard "consommateur" et éphémère continue de régner sur la critique. En effet, tous les critiques étaient unanimes à considérer qu'il ne reste plus rien de Sartre, ni de sa philosophie, ni de son théâtre, ni de ses critiques. A tel point que quelqu'un s'est demandé "s'il ne fallait pas brûler Sartre" et qu'un autre a parlé de "Sartre ou la nausée", voire de "Sartre dans la conscience de la mémoire".

On a dit des choses semblables même sur Shakespeare qui a été réhabilité après deux sièles de négligence et d'oubli, et sur Schopenhauer. Nombreux aussi sont les poètes, les écrivains et les penseurs arabes qui ont subi le même sort, comme Chawki, Hafez Ibrahim, Moutran, Fawzi Maalouf, Badawi al-Jabal et Faris Chidiaq. La perception qui évalue les

écrivains et les poètes en fonction des impératifs du présent seulement, demeure dans le partiel ci dans l'esprit de consommation. Lamartine, comme on l'a maintes fois dit, a eté perçu comme un poète sans nouveauté qui n'a presque pas laissé de trace, dans la poésie française au moins. Puisqu'il a clairement influencé la poésie arabe, notamment la période romantique ou néoclassique dans la première moitié du XX siècle, comme beaucoup d'autres poètes français tels que Hugo, Racine, Corneille et La Fontaine. Des poètes comme Al Akthal as-Saghir, Elias Abou Chabaki, Chabi, Mahmoud Taha et même Chawki et Moutran, lui doivent beaucoup sur le plan thématique (la nature, la religion et l'amour) et sur le plan de la langue.

Lamartine n'est donc pas " étranger" à notre poésie arabe. Il occupe même une place singulière et a le respect qu'il mérite, non seulement à cause de ses expériences religieuses ouvertes, de son regard sur l'Orient qui n'a rien de touristique, d'exotique ou d'arrogant, ou de son esprit de tolérance, mais surtout parce que- par sa poésie- il a marqué la mémoire de nos poètes.

Paul Chaoul

✷✷✷✷

MEDITATIONS POETIQUES

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme, ni transports,
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: " Nulle part le bonheur ne m'attend".

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un oeil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux?
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes voeux, m'élancer jusqu'à toi,
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

✷✷✷✷

A ELVIRE

0ui, l’Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur,
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure,
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d’Eléonore!
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu’il a chanté!
Toi, qu’en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir! dans la postérité
Il lègue à ce qu’il aime une éternelle vie,
Et l’amante et l’amant sur l’aile du génie
Montent, d’un vol égal, à l’immortalité!
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port ;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête ;
Si les pleurs d’une amante, attendrissant le sort,
Ecartaient de mon front les ombres de la mort ;
Peut-être?..., oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j’oserais, et que n’ose un amant?
Egaler mon audace à I’amour qui m’inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument!
Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un moment à l’abri du vallon,
Sur l’arbre hospitalier dont il goûta l’ombrage
Avant que de partir, aime à graver son nom!

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;

Par un souffle des vents la prairie est fanée,
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le temps avec la mort, d'un vol infatigable
Renouvelle en fuyant ce mobile univers!
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne:
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs!
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs!
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie!
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté!
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité!

Vois d'un oeil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir!
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

✷✷✷✷

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre..

Tout à coup détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au coeur fatigué qui t'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon coeur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah ! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après du jour

Venez!... mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon:
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit;
L'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit!

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton oeil n'est point perfide:
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres! ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin;
Quand mon oeil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau!

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes;
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!
(Fragment)

✷✷✷✷

LE VALLON

Mon coeur, lassé de tout, même de l’espérance,
N’ira plus de ses voeux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d’un jour pour attendre la mort.

Voici l’étroit sentier de l’obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s’et écoulée,
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N’aura pas réfléchi les clartés d’un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l’ombre qui les couronne,
M’enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s’assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J’ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivant le calme du Léthé;
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l’on oublie:
L’oubli seul désormais et ma félicité.

(Fragment)

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage;
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyr

M’enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C’est ton souffle que je respire.

C’est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l’ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d’une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J’irais m’éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l’aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu’une âme, et je soupire encore!

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l’océan des âges
        Jeter l’ancre un seul jour?

O lac! l’année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu’elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m’asseoir sur cette pierre
        Où tu la vis s’asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l’écume de tes ondes
        Sur ses pieds adorés.

Un soir, t’en souvient-il? nous voguions en silence;
On n’entendait au loin, sur l’onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
        Tes flots harmonieux.

Tout a coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos
Le flot fut attentif, et la voix qui m’est chère
        Laissa tomber ces mots:

"O temps! suspends ton vol, et vous, heures propices!
Suspendez votre cours:
Laissez-nous savourer les rapides délices
        Des plus beaux de nos jours!

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis a cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!.
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus.!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,

Beau lac, et dans l’aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
    Qui pendent sur tes eaux!

Qu’il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l’astre au front d’argent qui blanchit ta surface
    De ses molles clarets!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu’on entend, l’on voit ou l’on respire,
    Tout dise: ils ont aimé!

LA FOI

O néant! ô seul Dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit, mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes, ni réveil
— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je vins, ô soleil, te maudire à mon tour.
— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Eblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut. nouveau séjour où le temps m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature!
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!
Salut, objets, témoins, instruments du bonheur!
Remplissez vos destins, je vous apporte un coeur...
— Que ce rêve est brillant! mais, hélas! c'est un rêve.
II commençait alors; maintenant il s'achève.

La douleur lentement m’entre’ouvre le tombeau
Salut, mon dernier jour! sois mon jour le plus beau!

J’ai vécu; j’ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s’est flétrie;
Où toujours l’espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon.
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu’un autre, s’exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l’aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie:
Pour moi, quand le destin m’offrirait à mon choix
Le sceptre du génie, ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l’éternelle jeunesse,
J’en jure par la mort; dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d’un soleil.
Je ne veux pas d’un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu’au souvenir, tout s’use et tout s’efface;
Où tout et fugitif, périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n’a pas de lendemain!
— Combien de fois ainsi, trompé par l’existence,
De mon sein pour jamais j’ai banni l’espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s’envelopper d’une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos il invoquait l’oubli.
Vain repos! faux sommeil! — Tel qu’au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruine,
L’oeil voit dans ce chaos, confusément épars,
D’antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes

Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans le forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence:
Telle est notre âme, après ces longs ébranlements
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine!
De sentiments éteints silencieux chaos,
Eléments opposés, sans vie et sans repos,
Restes de passions par le temps effacées,
Combat désordonné de voeux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remords.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au delà du tombeau.
Ame! qui donc es-tu? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je? à ce mot, tu frémis d'épouvante:
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre et trembles de mourir.

— Qui te révélera, redoutable mystère?
J’écoute en vain la voix des sages de la terre
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l’antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd’hui;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S’agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.
— Ainsi, prêt a fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau
De la nuit d’ici-bas dans la nuit du tombeau,
Et j’emporte au hasard, au monde où je m’élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
……………………………………………..
……………………………………………..
…………………………………………………
…………………………………………………

— Mais, tandis qu’exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant, comme un doux souvenir,
Jette un rayon d’espoir sur mon pâle avenir,
Sous l’ombre de la mort me ranime et m’enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l’âme.
Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J’embrasse d’un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s’ordonne et s’enchaîne;
je lis dans l’avenir la raison du présent;
L’espoir ferme après moi les portes du néant,
Et rouvrant l’horizon à mon âme ravie,

M'explique par la mort l'énigme de la vie.
Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les coeurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'oeil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son coeur croître avec la vertu.

Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les coeurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les moeurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore,
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux! flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière,
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur.
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi; dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,

S'éteint comme la vie aux portes du tombeau;
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.

(Fragmenst)

✷✷✷✷

DIEU

A M. de la Mennais.

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l’étroit dans sa vaste prison:
II me faut un séjour qui n’ait pas d’horizon.
Comme une goutte d’eau dans I’Océan versée,
L’infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l’espace et de l’éternité,
Elle ose mesurer le temps, l’immensité,
Aborder le néant, parcourir l’existence,
Et concevoir de Dieu l’inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants.
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vingt sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers:
En sons articulés l’un vole dans les airs;
Ce langage borne s’apprend parmi les hommes,
Il suffit aux besoins de l’exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L’autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence
Ce n’est point un son mort dans les airs répandu,
C’est un verbe vivant dans le coeur entendu;

On l’entend, on l’explique, on le parle avec l’âme;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme;
De ce que l’âme éprouve interprètes brûlants,
Il n’a que des soupirs, des ardeurs, des élans;
C’est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j’aime à m’envoler,
L’enthousiasme aussi vient me la révéler;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m’explique le monde.
Viens donc! il est mon guide, et je veux t’en servir.
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir!
Déjà l’ombre du monde à nos regards s’efface,
Nous échappons au temps, nous franchissons l’espace,
Et dans l’ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité!
Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C’est Dieu, c’est ce grand tout, qui soi -même s’adore!
Il est; tout est en lui: l’immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L’espace est son séjour, I’éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout I’univers subsiste à l’ombre de sa main;
L’être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S’en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l’infini chaque fois qu’il respire;
Pour lui, vouloir c’est faire, exister c’est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l’exerce à son gré;

Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui I'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que I'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son oeuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît! plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle comme l'encens son âme en sa présence!
Mais pour monter à lui notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme:
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,

Près de Dieu par le temps, plus prés par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence?
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil?
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil?
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même;
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Etalait en tous sens le nom de son auteur;
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi;
Il invoquait son père, et tu disais: C'est moi.

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime!
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles!
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles!
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs coeurs éperdus!

(Fragment)

✷✷✷✷

LA MORT DE SOCRATE
POEME

La vérité, c'est Dieu!

LA MORT DE SOCRATE

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymètte
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour;
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons aux vivants destinés
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi, l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant, dont la main joue avec les verrous!
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles!
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,

Et de ce dieu sans nom étranger dans la Grèce!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!
…………………………………………….
………………………………………………

"Vous le savez, amis! souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois;
Etait-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En Sons plus élevés me pane, me console;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un coeur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents;
Soit que comme l'oiseau l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant ce jour qui va finir
Mon âme suspendue aux bords de l'avenir
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue, et s'approche du bord
Distingue mieux la voix qui s'élève du port,
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui;
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi!c'est lui!..."

Le front calme et serein, I'oeil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent

Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent
Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un oeil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!
Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement: "Que lui sert sa vertu?"
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus prés du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entrouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moment agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés;
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparents,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore!
Comme l'oeil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,

A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois;
Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Eole,
Leur âme impatiente attendait sa parole!
Enfin, du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença:

"Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
…………………………………………………….”

(Fragments)

✷✷✷✷

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n’a pas encor bruni l’étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom!.. demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le coeur de ces troupeaux d’esclaves
Qu’il foulait tremblants sous son char.

Depuis ces deux grands noms qu’un siècle au siècle annonce
Jamais nom qu’ici-bas toute langue prononce,
Sur l’aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d’aucun mortel le pied qu’un souffle efface
N’imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s’est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure!
Le pied d’un ennemi foule en paix son cercueil!
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n’entend que le bruit monotone
D’une vague contre un écueil!

Ne crains pas, cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.

Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire.
Rien!... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage!
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom!
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

……………………………………………….
……………………………………………
……………………………………………….

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre!
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel!
Et, de tous ses grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité!

Ah! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
L'histoire aurait sacré ton front!

Gloire! honneur! liberté! ces mots que l’homme adore,
Retentissaient pour toi comme l’airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son:
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l’épée,
Et le mâle accord du clairon!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l’empire!
Tu marchais!... tout obstacle était ton ennemi!
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un coeur ami!

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l’ivresse;
Tes yeux d’une autre pourpre aimaient à s’enivrer!
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer!

Tu n’aimais que le bruit du fer, le cri d’alarmes!
L’éclat resplendissant de l’aube sur les armes!
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l’acier!

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure!
Rien d’humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser
Comme l’aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n’avais qu’un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l’embrasser!

……………………………………………….
……………………………………………….
……………………………………………….
……………………………………………….

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois!

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie;
Ébranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte!
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau!

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit!
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;

Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l’ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours!

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l’oeil voit sur les mers étinceler les cimes,
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux!
Et, d’un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t’apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux!

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre!
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre!
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain!
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée!
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée!
Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D’où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu’as-tu vu tout à coup dans l’horreur du passé?
Est-ce d’une cité la ruine fumante?
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout!.., tout excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d’une victime;
Un jeune homme! un héros, d’un sang pur inondé!
Le flot qui l’apportait, passait, passait, sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé!...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace de sang sous son doigt renaissait!
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,

La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait!

C'est pour cela, tyran! que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie!
Qu'une trace de sang suivra partout ton char!
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César!

…………………………………………
…………………………………………
…………………………………………

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé!
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever!
Le signe rédempteur toucha son front farouche!...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom!... qu'il n'osait achever!

Achève... C'est le dieu qui règne et qui couronne!
C'est le dieu qui punit! c'est le dieu qui pardonne!
Pour les héros et nous il a des poids divers!
Parle-lui sans effroi! lui seul peut te comprendre!
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers!

………………………………………………

Son cercueil est fermé! Dieu l’a jugé! Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance:
Que des faibles mortels la main n’y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléaux de Dieu! qui sait si le génie
N’est pas une de vos vertus?...

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l’aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S’enivrer de parfums, de lumière et d’azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S’envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!

TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d’azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l’oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l’aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j’adore,
Redescendre, en rêvant, de ces riants coteaux;
Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cinthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus:
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlissants le flambeau se consume,
Il s’éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou, s’il jette parfois une faible lueur,
C’est quand ton souvenir dans mon sein le rallume;
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D’achever ici-bas ma pénible journée.
Mon horizon se borne, et mon oeil incertain

Ose l’étendre à peine au- delà d’une année.
            Mais s’il faut périr au matin,

S’il faut, sur une terre au bonheur destiné,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu’aux bords qu’embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j’ai goûté la vie.

LA SOLITUDE

Heureux qui, S’écartant des sentiers d’ici-bas,
A l’ombre du désert allant cacher ses pas,
D’un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d’espérance et s’abreuve d’oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l’espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l’oeil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d’un rayon de l’aurore,
Leur sommet enflammé que l’Orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l’ombre qui s’enfuit,
Il s’élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu’à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là, des torrents séchés le lit seul est sa route,
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné; son regard éperdu

Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds, longtemps, voit tournoyer l'abîme !
II monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore !
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse,
En découvrant toujours, elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.
Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace !
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides !
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage, en grondant, parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà !
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde,
Les nuages battus par les ailes des vents
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mouvants,

Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne:
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine, ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas:
Comme un vil plomb, d'eux-mêmes ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage,
…………………………………………………………
A peine de ce monde il emporte une image!
Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire:
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
…………………………………………………………
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,

Franchir en bondissant leur bruyante barrière,
Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur;
…………………………………………
……………………………………….....
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde
Comme un serpent de feu se dérouler sur l'onde;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis d'un vol cadencé fendant le flot des airs
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure!
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...,
Et toute la nature est un hymne à ta gloire!

ÉLÉGIE

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs.
Aux chastes voluptés abandonnons nos coeurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées;
Ô dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.
Il dit: la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée!
Et rions des soucis qui bercent les mortels;
Pour le frivole appas d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

À leur stérile orgueil ne portons point envie,

Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertaine,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts;

Nous allons échouer, tous, au même rivage:
Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

LES PRÉLUDES

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux
C'était l'heure où jadis !... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort !
Que ce calme lui pèse ! Ô lyre! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpes, que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !

II descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé !

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords ?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'Amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre,
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au cri de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah ! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée !
Le terme incertain de nos jours ?
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours;

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

(Fragment)

✷✷✷✷

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse: cours aux armes, et sacrifie tes jours! Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée; mais réveille-toi toi-même!

LORD BYRON,
Ode sur le 36e anniversaire *de sa naissance*.

LE DERNIER CHANT DU PELERINAGE D'HAROLD

Muse des derniers temps! divinité sublime
Qui des monts fabuleux n’habites plus la cime;
Toi qui n’as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l’Hémus ressuscité,
Des noms vengeurs du Christ et de la Liberté!
Sentiment plus qu’humain, que l’homme déifie,
Viens seul! c’est à toi seul que mon coeur sacrifie!
Les siècles de l’erreur sont passés; l’homme est vieux;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,
Comme l’homme qui touche à son adolescence,
Brise les vains hochets de sa crédule enfance:
L’Olympe n’entend plus, sur ses sommets sacrés,
……………………………………………….
………………………………………….

L’amour! je l’ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon coeur cédait au pouvoir d’un coup d’oeil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l’écueil.
J’aimai; je fus aimé: c’est assez pour ma tombe;
Qu’on y grave ces mots, et qu’une larme y tombe!
Remplis seule aujourd’hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l’univers,
Liberté! premier don qu’un dieu fit à la terre,
Qui marquas l’homme enfant d’un divin caractère,

Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fais respirer l'âme!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre, ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison;
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les coeurs asservis tu dors! tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée,
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée!

Ces temps sont arrivés! Aux rivages d'Argos
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles;
Du Pinde et de l'Ithome il s'élance à la fois;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix:
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne,
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!
N'entends-tu pas siffler, sur les flots du Bosphore,
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;
Qui, sillonnant, la nuit, l'Archipel enflammé,
À travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent ces mers de cent phares funèbres,
Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,

Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?...
Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Vient voir, à la clarté de ces bûchers errants,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

Mais où donc est Harold? Ce pèlerin du monde
Dont j'ai suivi longtemps la course vagabonde,
A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours,
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées,
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?
Mystérieux héros! c'était moi, j'étais lui,
Et, sans briser jamais le noeud qui les rassemble,
Nos deux coeurs, nos deux voix, sentaient, chantaient ensemble;
Mais, depuis qu'en partant, la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,
Ces bronzes, ces tambours qui, pleurant les héros,
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os!
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblèmes touchants des vertus domestiques,
Les couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux;
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthe,
Effeuillaient sous leurs doigts les lys de l'Érymanthe,
Des enfants éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottants des longs linceuls de lin;
Et plus loin des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée,
Pressaient en frémissant leurs glaives dans leur main,
Et poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
À l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs âmes,

Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des femmes.
À cet étrange aspect, saisi d'étonnement,
Harold n'ose troubler leur saint recueillement;
Mais au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses soeurs du cercueil!

Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Lâos serpente,
Fuyant les fers sanglants d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissons en vain;
Le féroce Delhys, que son vézir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims force par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs;
Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue:
Nuit courte! nuit suprême, hélas! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin!
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières;
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux, que nous n'entendions pas,
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas;
Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et les voyant briller, les pressaient sur leur coeur,
Comme un frère mourant embrasse son vengeur!
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,

Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir!...
Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au loin l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'Allah! Des pas
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas;
De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux grondent,
Et du rapide obus les livides clartés
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés;
Déjà, sous le tranchant du sanglant cimeterre,
Nos premiers rangs atteints, roulent, jonchent la terre;
Par un étroit sentier de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert;
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent;
Leurs enfants dans les bras, les mères y gravissent,
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

"C'était un tertre vert sur un pic suspendu:
L'Érymanthe à nos pieds, par un torrent fendu,

Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme;
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le choeur qui chantait en ces mots:
Contraste déchirant! air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort!

"Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête,
Comme un beau lys courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme;
Si ton amour est entré dans son âme,
Sans la briser il n'en sortira pas!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!
Que d'un feu pur votre âme consumée
Parfume ainsi la route du tombeau!
Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté reposes!

HARMONIES POÉTIQUES
ET
RELIGIEUSES

L’HYMNE DE LA NUIT

Le jour s’éteint sur tes collines,
Ô terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s’éteindra pas?

Sont-ils ouverts pour les ténèbres,
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô Nuit! à tes ombres funèbres
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n’est point lasse encore
D’admirer l’oeuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l’adore
N’avaient pas épuisé mon cœur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m’envoler sur les feux du soleil!
Où va vers l’occident ce nuage vermeil?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures
Où l’oei1 ne connaît plus la nuit ni le sommeil!

Cependant ils sont beaux à l’oeil de l’espérance,
Ces champs du firmament ombragés par la nuit;
Mon Dieu! dans ces déserts mon oeil retrouve et suit
Les miracles de ta présence!
Ces choeurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d’azur où leur foule s’élance,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s’enfuit,

Je les comprends, Seigneur! tout chante, tout m'instruit
Que l’abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants, et que ta providence
Remplit de sa vertu tout ce qu’elle a produit!
Ces flots d’or, d’azur, de lumière,
Ces mondes nébuleux que l’oeil ne compte pas,
Ô mon Dieu, c’est la poussière
Qui s’élève sous tes pas!

Ô Nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes,
Terre, assoupissez vos échos;
Étends tes vagues sur les plages,
Ô mer! et berce les images
Du Dieu qui t’a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix,
L’étoile à l’étoile murmure:
Quel Dieu nous imposa nos lois?
La vague à la vague demande:
Quel est celui qui nous gourmande?
La foudre dit à l’aquilon:
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?
Mais les astres, la terre et l’homme
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!

Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!
Sous la voûte du firmament
Tu ranimes ces feux rapides
Par leur éternel mouvement!
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et des cieux où leurs feux pâlissent
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés!

L'Océan se joue
Aux pieds de son Roi;
L'aquilon secoue
Ses ailes d'effroi;
La foudre te loue
Et combat pour toi;
L'éclair, la tempête,
Couronnent ta tête
D'un triple rayon;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige?
Ah! le prodige est ta bonté!

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;

L’homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t’adore,
Il s’élève par son amour;
Tu ne peux mépriser l’insecte qui t’honore,
Tu ne peux repousser cette voix qui t’implore,
Et qui vers ton divin séjour,
Quand l’ombre s’évapore,
S’élève avec l’aurore,
Le soir gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d’azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher, d’astre en astre, un Dieu qui me réponde,
Et d’échos en échos, comme des voix sur l’onde,
Roulant de monde en monde
Retentir jusqu’à toi.

UNE LARME
(OU CONSOLATION)

Tombez, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié;
Non plus entre des mains pieuses,
Ni sur le sein de l’amitié!

Tombez comme une aride pluie
Qui rejaillit sur le rocher,
Que nul rayon du ciel n’essuie,
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu’importe à ces hommes mes frères
Le coeur brisé d’un malheureux?
Trop au-dessus de mes misères,
Mon infortune est si loin d’eux!

Jamais sans doute aucunes larmes
N’obscurciront pour eux le ciel;
Leur avenir n’a point d’alarmes,
Leur coupe n’aura point de fiel.

Jamais cette foule frivole
Qui passe en riant devant moi
N’aura besoin qu’une parole
Lui dise: Je pleure avec toi!

Eh bien! ne cherchons plus sans cesse
La vaine pitié des humains;
Nourrissons-nous de ma tristesse,
Et cachons mon front dans mes mains.

A l’heure où l’âme solitaire
S’enveloppe d’un crêpe noir,
Et n’attend plus rien de la terre,
Veuve de son dernier espoir;

Lorsque l’amitié qui l’oublie
Se détourne de son chemin,
Que son dernier bâton, qui plie,
Se brise et déchire sa main;

Quand l’homme faible, et qui redoute
La contagion du malheur,
Nous laisse seul sur notre route
Face à face avec la douleur;

Quand l’avenir n’a plus de charmes
Qui fassent désirer demain,
Et que l’amertume des larmes
Et le seul goût de notre pain;

C’est alors que ta voix s’élève
Dans le silence de mon coeur,
Et que ta main, mon Dieu! soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d’autres ne peut se mêler,
Seigneur! et qu’elle ne console
Que ceux qu’on n’a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son coeur,
Le monde, qui nous voit sourire,
Se dit: D’où leur vient ce bonheur?

Et l’âme se fond en prière
Et s’entretient avec les cieux,
Et les larmes de la paupière
Sèchent d’elles-mêmes à nos yeux,

Comme un rayon d’hiver essuie,
Sur la branche ou sur le rocher,
La dernière goutte de pluie
Q’aucune ombre n’a pu sécher.

✷✷✷✷

PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon,
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon,
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais,
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est prés de l'aurore,
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son tour,
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés,
La pourpre du soir expire
Sur les flots décolorés,
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'oeil cherche en vain l'esquif,
Et sur la grève plus sourde

La vague orageuse et lourde
N’a qu’un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon,
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison,
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d’amour,
Toute herbe aux champs et glanée:
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C’est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants:
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l’aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l’approche des hivers.

C’est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu’à la lumière
Dieu n’a pas laissé mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison,
Et quand je dis en moi-même:
Où sont ceux que ton coeur aime?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait; la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse,
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
À chaque vent qui s'élève,
À chaque flot sur la grève,
Je dis: N'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des coeurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés!

C'est une mère ravie
À ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie

Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche,
Sur ce sein qui fut leur couche
Son pleurs les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire
Vous aime-t-on comme moi?

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau;
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit: Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre coeur;
Il n'est plus; notre âme est veuve,
II nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié:
Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié?

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une soeur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment;
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,

Hélas! ils dormaient hier!
Et notre coeur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair!

L’enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie
Un jour ou l’autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
Vous qui voyez la lumière,
Vous souvenez-vous de nous ?

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
Vous oublier c’est s’oublier soi-même
N’êtes-vous pas un débris de nos coeurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau,
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau!

Dieu du pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé!
Entends pour eux les larmes de leurs frères!
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimés!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés!
Ils ont crié : Que ta main soit bénie!
Dieu, tout espoir! les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.
Où vivent-ils? Quel astre, à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière?
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de soeur et d'amante et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie!
Mais garde-nous nos places dans leur coeur;
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Etends sur eux la main de ta clémence,
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent!